

requiem des aberrations

Yves Gourvil





requiem
des aberrations

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN: 978-2-916136-95-0

Dépôt légal: mars 2016

Conception graphique: Sandrine Duveillier

Photo de couverture: © Naomi sous la licence Creative Commons

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

requiem des aberrations

Yves Gourvil



In memoriam C. L., où qu'il soit.

À Sylvie Germain.

À Philippe Duclos.

Pour Irène, pour Olga.

O God, I could be bounded in a nut shell
and count myself a king of infinite space,
were it not that I have bad dreams.

WILLIAM SHAKESPEARE, *Hamlet*

Et si ce n'était pas l'exacte vérité cela n'aurait
aucune importance : les histoires ne servent
qu'à habiller l'indéchiffrable du monde.

PATRICK CHAMOISEAU, *Les Neuf Consciences du Malfini*

« Madame, dit-il, les gens se moquent pas mal de la façon
dont ils mentent. Après tout, le mieux que je puisse vous dire,
c'est que je suis un homme ; mais écoutez, madame... » Il s'arrêta
et prit un ton plus inquiétant encore : « Qu'est-ce qu'un homme ? »

FLANNERY O'CONNOR, *Les Braves Gens ne courent pas les rues*

AVERTISSEMENT

Personnages, lieux et événements contés ici sont presque tous imaginaires, les autres tout autant, sinon plus. Aucune connaissance particulière de Wagner et de son œuvre n'est requise pour suivre cette histoire, bien au contraire.

Remerciements particulièrement chaleureux à Johannes Brahms et son *Trio n° 1 opus 8 en si majeur*.

Vous retrouverez l'ensemble des morceaux de musique qui ponctuent ce roman en flashant le code ci-dessous ou en vous



rendant sur la page : www.deezer.com/playlist/1530246221

LIVRE 1

BALLADE
DES EXCLAMATIONS

CHAPITRE PREMIER

*Le narrateur et son invraisemblable acolyte accostent
une bande de terre appelée à jouer un certain rôle
dans cette histoire.*

– Sublime, grandiose! Immémorial! Subjugués! Soyons subjugués!

Deux heures qu’il ne savait plus dire autre chose. Deux heures que j’étais là, Gros-Jean comme devant, mais comme devant quoi, grand dieu? Il avait plu toute la nuit, ça glissait, des flaques d’eau sale paraient un peu partout et je m’exténuais fort, ami lecteur, à travestir en silence poli fureur et consternation rentrées qui me crétinisaient sur place. Et lui, le quinquagénaire gamin d’un mètre quatre-vingt-dix, jubilait sans retenue ni vergogne à mes côtés, colossal et dépenaillé aux portes du paradis, salivant comme une grande bête affamée devant le jouet de ses rêves.

– Subjugués! Soyons subjugués! Sublime, grandiose! Regarde-moi ça!

Il ne se tenait plus de joie tandis que moi, en costume-cravate les pieds dans le marécage (car suivant ses injonctions, lui qui

était content dans ses fringues de tous les jours bien crades et toutes fripées, j'avais ressorti le seul costume en ma possession), je tâchais d'éviter les flaques, de ne pas me ramasser la gueule sur un sol qui ne méritait même plus le nom de boue.

– Formidable, non ? Mais regarde-moi ça. Tu imagines un peu ? Mais admire-moi ce machin-là !

Il envoyait des bisous à « ce machin-là », exultant souverain dégingandé posant enfin le pied sur son nouveau royaume. Et pour la quinzième fois en dix minutes :

– Non, mais regarde-moi ça. Regarde-moi ça !

Une impatience euphorique le faisait ouvrir à tous les vents deux bras empotés de bonheur et à chaque « Regarde-moi ça » me pilonner les côtes flottantes d'un triomphal coup de coude, histoire de me prendre à témoin de son exaltation et de rameuter la mienne. Mais s'il était ce matin-là deux facultés de l'âme décidément nulles et non avenues en moi, c'était bien l'enthousiasme et l'exaltation. Et une fois encore vlan dans mes côtes : peu s'en fallut que le costume et moi nous en allassions valdinguer dans l'infâme gadoue. Un bras gigantesque vint affectueusement emprisonner mes épaules.

– Non, mais tu imagines ? Tu imagines un peu ? Dis-moi que tu imagines, dis-le-moi !

Je n'imaginai rien du tout, ce que j'avais devant les yeux ne suscitait qu'une seule envie en moi : me tailler vite fait à toutes guibolles. Sentant toutefois qu'il convenait de quitter mon silence muré :

– Oui... Un peu, lâchai-je d'une petite voix humble.

Lui continua crescendo :

– Hein? Franchement? Comme quoi il suffisait d’y croire. On y a cru et on a trouvé, mon immense camarade, on a trouvé! Mais regarde-moi ça. C’est à nous, c’est pour nous, tout ça.

Et pour fêter « ça », il me déposa gloutonnement sur chaque joue deux baisers sonores qui puaient joyeusement un mélange de charcuterie à l’ail et d’effluves alcoolisés. Puis, d’un geste seigneurial et généreux :

– Non mais franchement? Franchement, c’est pas mirifique, ça? « Ça »... Les mots « décharge », « ruine », « désert » ou « taudis » bien touillés ensemble eussent échoué à donner une image exacte de ce traquenard au faciès de hangar en tôles ondulées, ce canularisque point de non-retour sur fond de parpaings et de vieux pneus entassés où commença cette histoire. Du déglingué cradingue et de l’insalubre saumâtre fraternisant dans une silencieuse agonie, l’humide graisseux acoquiné au caoutchouteux pourri, voilà ce qu’était « ça » : une gigantesque ruine de hangar à la vaste toiture éventrée dont les tôles bâillaient vers les nuages, donnant au premier regard à l’ensemble des lieux l’apparence de quelque démentielle vieille boîte de conserve béante et rouillée, un cadavre d’immense bâtiment. Trois des murs étaient dûment écroulés, le quatrième par contre, bizarrement intact et debout, dressait altièrement son pan de briques rouges comme bravant l’imprescriptible arrêté qui semblait avoir voué à l’abolition ce tas de ruines encrassées. « Ça » avait peut-être été jadis atelier municipal ou garage à autocars. Ou pourquoi pas centre de rétention? Peut-être bien usine si l’on en croyait les ossements corrodés de diverses quincailleries indéfinissables qui persistaient par-ci par-là, les épais amoncelle-

ments entrelacés de câbles et de chaînes antédiluviens, les restes de rouages, poulies, morceaux d'écrous, tout un désolant tintouin de séquelles fossilisées par l'empoussièrement et un ancestral cambouis.

Soucieux de remédier à l'innommable, je baptisai ce monumental et consternant vestige Vieil Entrepôt. Car indubitablement ce lieu avait jadis assumé la fonction d'entreposer : des ballots de marchandises et des chars à banc ou des véhicules municipaux, qui eût pu dire ? Des munitions et de l'armement peut-être, de la force de travail mêlée de sueur prolétarienne sans doute, des bovins faisant tristement escale avant l'abattoir ça se pouvait, de l'humanité indésirable promise à d'expéditives mesures de reconduite ou de déportation voire pire, on frémissait d'y penser.

– Comment un peu ? Non mais attends ! Là tu te fous de ma gueule ? s'exclama-t-il, réagissant en retard à ma pusillanime réponse.

Il planta trop près de mon nez son incommensurable et hirsute carcasse, ses deux paluches s'abattirent sur mes épaules, je fus secoué comme un prunier indocile.

– Pas un peu, voyons. Immense, tu entends ? IMMENSE, il va falloir que tu l'apprennes, ce mot-là. Un peu !

Une indignation condescendante le fit s'esclaffer :

– Non mais pincez-moi, je rêve ! Gigantesque, voyons ! Grandiose, babylonien, mais enfin, vas-y, dis-le, n'aie pas peur !

– Babylonien, susurrai-je pour lui faire plaisir.

Puis soudain il ne me connut plus. Une inspiration de Pythie parut l'avoir saisi, le gamin quinquagénaire devint érémitique et recueilli ; de braillarde et déjantée, sa superbe voix de basse se fit marmoréenne et contenue :

– Voilà. Oui, oui, exactement, je le vois. Oh oui, je le vois. Là, exactement là. Tout y est.

D'extatiques monosyllabes et borborygmes me parvenaient de sa prostration. Ses gigantesques mains pétrissaient l'air vicié, sculptant dans le vide l'avenir du Vieil Entrepôt. Tel l'un de ces magiciens des contes orientaux dont il faut bien reconnaître qu'il avait en cette minute, avec ou malgré son large imper délavé, sa tignasse malpropre et ses grosses grolles râpées, un peu de la présence charismatique, il transformait le vaste taudis délabré en je ne sais quel eldorado dont il était bien le seul à percevoir et révéler la splendeur. Car franchement, ami lecteur, au seuil et à la vue d'une semblable terre promise, n'importe quel Moïse à qui le Seigneur eût annoncé « Voilà le pays que je t'ai promis mais tu n'y entreras pas ! » aurait poliment étouffé un « ouf » d'indicible soulagement. Seulement, tels les galériens d'autrefois à leur immédiat compagnon de chaînes, j'étais arrimé aux basques déguenillées d'un Moïse à qui Dieu n'avait pas refusé cette terre promise, à qui Dieu était peut-être en train de la refiler de bon cœur comme une erreur de sa création dont il ne savait comment se défaire. Un Moïse qui, délaissant son état de prostration, se mit tout à coup à gambader avec une gaieté de gamin tout fou parmi les flaques et débris multiples du Vieil Entrepôt, sautant joyeusement à pieds joints dans les nappes d'eau croupie, s'amusant bien fort de nous voir, mon costume

et moi, éviter de notre mieux les éclaboussures. Et soudain il se laissa choir à genoux. Aplatissant son corps dans toute cette saleté, il demeura longuement prosterné sur le sol de cet invisible Canaan. D'une flaque de vase noire, il extirpa dévotement un vieux débris de parpaing couleur de moisi, l'éleva comme une hostie vers les cieux, ou plutôt vers la toiture déchiquetée du Vieil Entrepôt, couvrit de baisers fous ce déchet dégoûtant avant de précautionneusement le reposer sur le sol. Enfin il se statufia dans une attitude évoquant, au choix, un accès de sénilité précoce ou, pourquoi pas, Moïse face au Buisson ardent. Car cet olibrius colossal et dangereusement extraverti s'appelait effectivement Moïse, Moïse Chant-d'Amour.

Quelque fortuite et lointaine ascendance québécoise lui avait-elle valu ce langoureux nom de famille? Cette question, dont je ne connus jamais la réponse, participait de l'énigme du personnage. On n'échappe pas à son nom, prétendent certains, encore moins peut-être à son prénom: Moïse Chant-d'Amour, cette histoire le montrera, n'échappa à aucun des deux. Lui-même percevait-il un quelconque lien entre son prénom et le franchisseur de la mer Rouge? Cela est douteux. Au cours de toutes nos années de conversations ou algarades, mes allusions à son homonyme biblique tombèrent systématiquement et toujours à plat. Au point que j'en vins à penser qu'il ignorait peut-être bien tout de Moïse et de la Bible, ce qui, les choses de Dieu se tenant aux antipodes de là où il s'adonnait à son art de vivre profane et même profanateur, ne m'eût guère surpris. Pourtant et d'une manière qui n'appartenait certes qu'à lui, il portait plutôt très bien son prénom. Et le voyant ce matin-là, hirsute et possédé,

faire se lever et mouvoir les troupes indociles de ses fantasmagories, je ne pouvais me défendre de la presque conviction que l'ancestrale signification de Moïse œuvrait en lui. Et rien ne m'eût paru plus allant de soi qu'un généalogiste débarquant à cet instant au Vieil Entrepôt pour m'affirmer pièces à l'appui que l'immémorial Moïse qui libéra son peuple et reçut les Tables de la Loi n'avait d'autres authentiques descendants que le Moïse, Chant-d'Amour de son nom de famille, en train de délirer devant moi, avec qui le reste du temps je buvais des coups et que je suivais dans ses expéditions de caniveaux ou d'arrière-cour.

Ce portrait demeurerait inachevé si j'omettais deux autres composantes essentielles du bonhomme : l'une que je ne ferai que mentionner ici et sur laquelle je n'ai pas fini de revenir souvent, à savoir sa quasi psycho-pathologique adoration des opéras wagnériens, et l'autre pour le moins aussi troublante que son prénom de Moïse et qui avait trait non à sa psyché ou son état-civil mais à son physique, je veux parler d'une inconcevable ressemblance confinant à la jémellité avec l'un des plus illustres acteurs de western.

Pour établir une indubitable concordance entre le Moïse célébré par les Écritures et celui dénommé Chant-d'Amour, il aurait peut-être fallu imaginer Cecil B. DeMille commettant une loufoque erreur de casting et confiant, au lieu de Charlton Heston, le rôle vedette des *Dix Commandements* à... John Wayne ! Car la ressemblance de Moïse Chant-d'Amour avec le John T. Chance de *Rio Bravo* était positivement stupéfiante. Ressemblance que manifestement l'intéressé ne cherchait aucunement à cultiver et dont il paraissait même n'avoir aucune conscience, faisant

mine, comme pour son prénom, de tout ignorer et de ne rien vouloir connaître du mythique cow-boy dont pourtant il aurait pu sans problème se prétendre le rejeton. Un jour que je l'emmenai voir *L'Homme qui tua Liberty Valance*, son héroïque sosie sur l'écran le laissa de marbre et il ne m'en dit pas un mot à la sortie, prétendant, ce qui était faux je l'avais bien vu, avoir dormi pendant presque tout le film. Avec ses cheveux trop longs et toujours sales, sa trombine jamais rasée, sa dégaine qui évoquait plus une ultime et joyeuse escale avant la clochardisation que la mise du capitaine Nathan Brittles devant ses troupes, il fallait être autant que moi rat de cinémathèque pour être stupéfié par une ressemblance que l'intéressé lui-même paraissait s'obstiner à enfouir. Mais ce matin-là encore, à la vue de Moïse Chant-d'Amour arpentant ces décombres qui n'avaient certes rien d'un Far West, slalomant parmi les vieilles ferrailles, les flaques et les immondices, je reconnus à ne m'y pas tromper cette façon de marcher qu'a John Wayne dans tous ses films : une manière de se déplacer un peu comme si l'une des jambes était légèrement plus longue que l'autre, ce qui confère à la démarche quelque chose d'incertain et de chaloupé, comme si sous un masque de hâbleuse détermination le héros n'était jamais tout à fait si persuadé que ça de s'aventurer dans la bonne direction. Je reconnus bien, déambulant parmi les cochonneries du Vieil Entrepôt, cette même jambe un rien lourdaude et indécise, ignorée des contempteurs qui, pour cause de désolants *Bérets verts*, classent un peu vite le cavalier de *La Prisonnière du désert* dans la catégorie des parangons virils de la martiale et réactionnaire Amérique. Touche finale du portrait : si le Moïse des Hébreux était

bègue, le mien était gaucher. Particularité bénigne mais qui, outre le plaisir taquin qu'il prenait à embarrasser qui lui échangeait une poignée de main « normale » ou voulait lui tendre un objet, pimentait pittoresquement l'extravagance revendiquée du personnage.

Mais que diable mon acolyte et moi venions-nous faire par ce beau matin de mars 2005 en un lieu si impensable ? Il me faut remonter quelque temps plus tôt. Environ un mois avant notre équipée au Vieil Entrepôt, voilà que, fait totalement inhabituel, Moïse Chant-d'Amour me laissa brusquement et pendant plusieurs jours sans nouvelles. D'ordinaire, presque quotidiennement et à l'heure lui agréant, heure que ses bons plaisirs faisaient osciller entre début d'après-midi et milieu de la nuit, mon acolyte ne manquait jamais de me téléphoner, toujours du même ton de voix exagérément chaleureux et subtilement condescendant. Il y avait en effet dans ses intonations et manières d'en user avec moi comme la tacite et rigoureuse application d'un édit m'enjoignant de ne jamais perdre de vue la beauté du cadeau qu'il me faisait en me consentant la possibilité de graver, satellite indigne mais bienheureux d'un tel soleil, aux abords de sa sphère d'existence. Ce ton, toutefois, s'infléchissait assez fréquemment jusqu'à se faire humblement quémandeur lorsqu'il s'agissait de « dépanner » mon acolyte de quelques euros ou carrément de lui « avancer » sa Carte orange ou sa facture de portable. Un autre édit, intransgressible sous peine de foudres et honnisements, m'interdisait de lui téléphoner : Moïse Chant-d'Amour seul décidait de nos conversations téléphoniques et rendez-vous. Une bonne part de mes journées se voyait donc

assujettie à l'inéluctable instant où, surgissant de la poche gauche de mon pantalon, une version synthétisée de la chevauchée des Walkyries m'informait que Moïse Chant-d'Amour avait quitté sa tanière pour s'en venir à la rencontre de l'humanité, c'est-à-dire de moi, ma corvéable et disponible personne faisant, à l'instar des théâtres sans moyens où un seul acteur incarne une foule à lui tout seul, office d'humanité tout entière. Pendant pas loin d'une semaine donc, je restai sans nouvelles. Le premier jour, loin de m'en inquiéter, je profitai de la reposante aubaine. Le deuxième jour également, quoiqu'étonné quand vingt-trois heures trente sonnèrent de remarquer qu'aujourd'hui encore les Walkyries s'étaient abstenues d'entonner leur chant fatidique. Fort probablement cuvait-il, seul ou avec sa bien-aimée (car il avait une bien-aimée et de cela il sera question en temps et heure), l'une de ces incommensurables beuveries dont je le savais ô combien coutumier et friand, et dans ce cas-là sitôt décuît il ne manquerait pas de me remettre son amical et despotique grappin dessus. Par ailleurs, soit esbroufe soit authentique face cachée de son existence, il lui arrivait d'aller nul ne savait où se livrer à des activités dont personne ne savait rien. Soulographie ou mission secrète, donc, je voulus m'en soucier le moins possible, en raison, notamment, de pas mal de travail en retard qui m'attendait. Car, ami lecteur, j'avais un travail. Tout sauf accaparant, certes, rétribué à n'en pas douter bien au-dessus de ce qu'il exigeait en dons de ma personne, mais travail tout de même : j'étais homme à tout faire dans la bouquinerie de mon beau-frère. Premier mari mal aimé d'une sœur avec qui je ne me suis jamais entendu et partie mener une vie à sa convenance

entre Wall Street et Miami, mon beau-frère semblait venu sur Terre pour doter l'expression « bonne pâte » d'une irréfutable preuve par l'exemple, et je puis affirmer que s'il existait en 2005 en France un dernier patron philanthrope, j'eus l'ineestimable et immérité coup de bol d'être son employé. Homme de ménage, vendeur, coursier, archiviste, j'étais un peu tout cela dans la bouquinerie, mais à mon rythme, aux jours et heures de présence qui m'agréaient. Le soir, quand je quittais la boutique, mon beau-frère me demandait de sa voix bienveillante :

– Tu reviens quand ?

Et que je lui répondisse demain ou dans trois semaines :

– Ah bon ? Alors très bien, répliquait-il sur un ton d'absolu contentement dont rarement patron gratifia le plus irréprochable de ses employés modèles.

Aussi, devant tant de gentillesse, me sentais-je tenu à une minimale assiduité, ce ne m'était du reste jamais une corvée de venir me mettre à quatre pattes dans l'arrière-boutique pour inventorier des entassements d'éditions anciennes ou des paquets de vieux numéros des *Pieds nickelés*.

Ainsi, le nez dans d'antiques exemplaires de la NRF et goûtant la compagnie silencieuse des vieux bouquins apaisants sur les rayonnages, oubliant presque l'existence de Moïse Chant-d'Amour, je me délectai d'une paix d'autant plus succulente que je la pressentais n'être que très provisoire, ce qu'en effet elle fut. Au sortir de ma troisième journée de peinarde labeur, des questionnements me vinrent, puis des supputations et, passées vingt-deux heures quinze, la disparition de mon acolyte commença à quelque peu m'inquiéter.

La soirée était belle et je sillonnai jusque très tard dans la nuit boulevards et endroits de Paris dans l'espoir idiot de me trouver nez à nez avec le disparu, le cœur me bondissant d'une joie sitôt déçue à chaque silhouette suggérant si peu que ce fût John Wayne dans la nuit. Le lendemain, estimant que la bouquinerie pouvait attendre, je passai presque toute la journée Chez André Mahmoud, un café en plein cœur de la proche banlieue nord-ouest et où nous tenions ordinairement, Moïse Chant-d'Amour et moi, flanqués d'occasionnels comparses, nos interminables et infertiles quartiers généraux. Si Moïse Chant-d'Amour se décidait à réapparaître, ce serait fort probablement là. Il ne réapparut pas. Je revins passer la journée du lendemain sur la même banquette en skāï crevassée dont les ressorts protestaient de leur grand âge en m'entrant dans les fesses. Supputations tour à tour fébriles et déraisonnables me labourèrent la tête, sous le regard serviable et scrupuleusement discret d'André Mahmoud qui, occupé à honorer ses bavards et bruyants habitués de comptoir, faisait mine de ne se rappeler mon existence qu'au moment où d'un ton de voix le plus dédramatisé possible je le hélais pour renouveler ma consommation.

– Encore un déca, monsieur Saturnin, pas de problème.

Saturnin est mon prénom. « Pas de problème », il terminait presque toutes ses phrases comme ça, ce bistrotier débonnaire franco-kabyle :

– Zidane ou Henry, pas de problème, sûr qu'un des deux marque en seconde mi-temps. Tu me fais marrer toi, si je paie pas mon URSSAF, fermeture administrative, pas de problème.

Un vieil entrepôt crapoteux en banlieue nord de Paris, que le narrateur découvre à l'invite de son meilleur ami, Moïse Chant-d'Amour. À la faveur d'un très gros héritage à venir, celui-ci lui annonce qu'il compte transformer ce lieu insalubre en parc d'attractions dédié à l'opéra et à la musique classique. L'affaire paraît insensée. Et pourtant, dans ce dépotoir où rien n'arrive jamais, tout semble vouloir être possible, y compris qu'un squat de clandestins et de sans-logis cosmopolites s'y installe, qu'une chorale chante du Wagner et du Schubert, qu'un jeune Africain découvre ses talents d'équilibriste, qu'un SDF fasse pousser le potager de ses rêves, qu'un crime vieux de trente ans soit élucidé, qu'un anarchiste forcené trouve la foi, qu'un jeune immigré considéré comme l'idiot du village se révèle le plus grand contre-ténor de son temps...

Au gré de ces situations insolites, Yves Gourvil livre un récit trépidant, tout au long duquel burlesque et tragique se mêlent, portés par une palette de personnages hauts en couleur.

Né en 1950, Yves Gourvil est comédien et metteur en scène. Serait-ce le compagnonnage de tant de grands textes et personnages rencontrés de scènes en scènes qui l'a conduit à l'écriture ? Requiem des aberrations est son premier roman.



ISBN : 978-2-916136-95-0 18 euros

